

ÉLISE OLIVER

1,2,3, SOLEIL!

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-691-2

Dépôt légal : septembre 2023

— Bonjour, Madame, seriez-vous d'accord pour répondre à quelques questions pour Europe 1 ?

— Eh bien, cela dépend du type de questions, si je peux, pourquoi pas, de quoi s'agit-il ?

— Du bonheur,

— Ah ! Vous faites un direct ou cela peut éventuellement être effacé si cela ne convient pas ?

— Oui, bien entendu, on n'est pas en direct.

— OK, alors je n'ai rien à perdre, vous verrez bien.

Commençons, dit la jeune journaliste en me tendant le micro sur un trottoir jouxtant le parc André Citroën dans le 15^e arrondissement de Paris :

— Quelle définition donneriez-vous du Bonheur ?

— C'est une question difficile, je dirais que c'est un sentiment de plénitude, où les besoins sont assouvis et la plupart des rêves entrepris ; je dirai qu'on a atteint le bonheur, quand tout semble glisser naturellement, quand on avance en harmonie sans trop se poser de questions.

— Diriez-vous que vous êtes heureuse ?

— Non, je ne le dirai pas. Je suis satisfaite sur certains aspects, mais je n'ai pas été heureuse dans ma vie. Elle n'a pas été facile. Et je suis largement plus âgée que vous, puisque je suis retraitée.

— Selon vous, que faudrait-il changer pour être heureuse ?

— Ma personnalité, sans hésiter. Je la changerai complètement. Je ne serai plus gentille, attentionnée, généreuse. Je serai au contraire égoïste, je penserai d'abord à moi, je serai plus agressive, je ne me laisserai pas faire dans la vie.

Un large sourire éclaire le visage de la journaliste.

— Pensez-vous que cela sera publié ? Cela peut vous paraître intéressant ?

— Absolument. Les personnes interviewées répondent habituellement qu'elles souhaitent voyager, sortir davantage, avoir plus de temps... Votre réponse est surprenante.

— J'en suis ravie. Je le pense vraiment. Quand est-ce que ça passera ?

— Dans deux jours. Merci, vous avez été adorable.

— Vous aussi, au revoir et bonne continuation.

Première partie
Le ballottement tumultueux de l'enfance



Élise adore les montagnes russes, avec ses hauts de cœur, ses virages intempestifs et ce ballotement des corps lâchés, confiants et livrés au bon vouloir de la machinerie.

Élise prit mécaniquement chez elle un album de photos au hasard dans la pile. Elle l'ouvrit et regarda une photo d'enfance comme s'il s'agissait de la toute première fois. Elle restait subjuguée par cette photo sans pouvoir la quitter des yeux.

La photo la représentait avec sa sœur jumelle dans la cour de récréation d'une école maternelle du 14^e arrondissement de Paris. Elles devaient avoir trois ou quatre ans. Elle se souvient parfaitement de cet instant où la photo a été prise. On lui avait demandé de se placer sur les racines d'un arbre, de façon à ce qu'elle paraisse plus grande que sa sœur jumelle. Elles avaient protesté, car elles n'en voyaient pas l'intérêt ayant une taille identique.

Ce n'était pas cela qui la gênait tout à coup, soixante ans plus tard. Elle n'avait jamais prêté attention à ce détail.

En arrière-plan et surplombant sa sœur qu'elle tenait par la main d'un geste gauche et peu assuré, elle affichait un regard et un sourire timides. Elle était habillée simplement d'un polo à manches courtes bouffantes en tissu éponge et d'une jupe grossière qui la boudinait et mettait en évidence son léger surpoids. Sa coupe de cheveux, « *coupe au bol* », qui était courante dans les années 1960, dévoilait une frange trop courte sur un front trop large, ce qui lui donnait un air, un peu niais.

Sa sœur arborait un doux sourire et la même coupe de cheveux, qui seyait parfaitement à la forme de son visage rond, lui donnant ainsi un air charmant. Elle était vêtue d'une petite robe coquette qui lui allait à ravir.

Aujourd'hui, le contraste lui sautait aux yeux.

— Pourquoi ses traits semblaient-ils si grossiers ?

— Pourquoi, était-elle si mal fagotée ?

— Avait-elle été moins aimée par sa mère ?

— Sa mère n'avait-elle pas donné un surnom à sa sœur, « mimi » pour Mireille ?

— Avait-elle eu un diminutif ?

Parfois sa mère disait d'elle qu'elle était une biche, mais elle ne souvenait pas avoir été nommée autrement que par son prénom Élise.

Son caractère était très différent de celui de sa sœur. Mireille était plus vive. Elle avait plus de présence en société et s'exprimait davantage. C'est elle qui prenait les décisions pour deux, passait la première, montrait l'exemple, sauf dans un cas. Les seuls moments où Mireille poussait Élise en avant, c'était pour se faire vacciner la première ou se faire enlever un bouton purulent lors d'une consultation médicale. Probablement Mireille espérait anticiper ainsi ses propres réactions. Toutefois, Élise le faisait de bonne grâce, sachant que sa sœur de toute façon ne passerait pas à travers. Cela lui donnait ainsi l'occasion de prouver qu'elle était courageuse.

Vers six ou sept ans, pour attirer l'attention de son entourage et sans doute inconsciemment pour se faire remarquer, Élise se mit à bégayer de façon systématique. Perplexe, sa mère l'emmena consulter un médecin. Au bout de plusieurs mois de ce jeu qui devenait quasi naturel pour elle, elle se rendit compte qu'elle aurait pu passer sa vie ainsi. Le fait de bégayer n'avait pas eu l'effet escompté. Alors Élise s'arrêta net.

Les jumelles étaient nées en décembre 1955 à Paris dans le 14^e arrondissement. Quand leur père mourut, elles n'avaient que 4 ans. Pour faire face à cette nouvelle situation, la petite famille déménagea de la rue Edgar Quinet à Paris et leur mère prit un poste de professeur de couture qui se présentait à Saint-Cyr-L'École en banlieue parisienne, puis elle obtint un poste à Bourgoin Jallieu dans l'Isère et quatre ans plus tard, à Mâcon en Saône-et-Loire où la famille s'installa.

Mireille avait de bons résultats scolaires, alors qu'Élise obtenait des résultats moyens, voire médiocres, à une certaine période. Elle se souvient qu'après avoir déménagé à plusieurs reprises avec leur mère dans la même année, pour trouver un logement décent à Mâcon, Élise avait failli redoubler le cours élémentaire 2. C'était sans compter sur l'intelligence de leur instituteur, qui avait tenu ce discours en fin d'année de Conseil de classe.

— Étant monozygotes, leur patrimoine génétique est le même, il n'y a pas de raison pour qu'Élise ne s'en sorte pas aussi bien que sa sœur.

Ces propos rapportés par leur mère l'avaient réconfortée. Elle mit à profit cette nouvelle confiance en elle au cours de l'année scolaire suivante. Pour la première fois, il lui semblait qu'elle avait été reconnue à sa juste valeur.

Des tests de quotient intellectuel furent réalisés par l'intermédiaire de l'école. Les enseignants étaient curieux d'en connaître les résultats. Ceux-ci ne furent jamais dévoilés aux sœurs jumelles.

— Leur mère avait-elle été informée ? Pour quelle raison avait-elle gardé le secret ?

Élise souhaitait prendre connaissance des résultats, même si les tests de quotient intellectuel sont essentiellement basés sur les connaissances scolaires. Elle se souvenait avoir répondu à des questions portant sur des connaissances générales et surtout à des mises en situation de la vie quotidienne, qui relevaient davantage de tests de personnalité. À travers ces résultats attendus, elle aurait aimé aussi mieux comprendre sa sœur.

La gémellité entraînait souvent des comparaisons de la part de leur entourage ou bien au contraire elles faisaient l'objet d'un amalgame au sein de la famille. Elles y étaient habituées. Leurs deux frères plus âgés de 9 et 14 ans ne les nommaient pas par leur prénom, mais par le mot « *les jumelles* ». Elles constituaient un tout pour eux.

Le fait d'avoir son propre miroir chacune devant elle, qui leur renvoyait réciproquement les mêmes attitudes, pouvait réduire les chances de se construire une personnalité affirmée.

Cela les incitait malgré tout à se trouver des différences, à se distinguer l'une de l'autre et par la même occasion à se comparer. Ce n'était pas pour autant de l'émulation.

Elles ne profitaient pas de leur gémellité, ni pour berner les enseignants, ni pour créer des situations cocasses. Elles essayaient fréquemment des remarques de la part de leurs amies, qui voyaient en elles, autant de possibilités de

faire des farces ou de tirer profit de la situation, prendre la place de l'autre dans le cadre d'un examen universitaire, un concours, plus tard un rendez-vous galant. Non, franchement elles n'en usèrent pas du tout. Elles n'avaient pas envie de se faire passer l'une pour l'autre. Ce point était crucial pour Élise. Chacune tentait d'avoir sa propre personnalité.

Jusqu'à leurs 13 ans, elles furent habillées de la même façon. Leur mère enseignait la couture dans un collège professionnel pour jeunes filles à Mâcon en Saône-et-Loire. Dans un but économique, elle leur confectionnait la plupart de leurs vêtements. Autant dire qu'elles se faisaient remarquer tant par leurs vêtements identiques, que par leur grande taille. Seule, la couleur changeait : le bleu pour Élise, le rose pour Mireille. Elles ont alors exprimé le souhait de choisir elles-mêmes leurs vêtements pour s'habiller à la mode comme tous les enfants de leur âge.

Les sœurs ne parlaient pas beaucoup entre elles. Elles se comprenaient à demi-mot. Il suffisait d'un geste, d'un regard pour se comprendre. Elles avaient leur propre langage que les autres enfants ne pouvaient comprendre.

Elles étaient toujours dans les mêmes écoles, les mêmes classes, collées l'une à l'autre, comme dans le ventre maternel. Il arrivait qu'elles prennent la parole au même moment pour dire les mêmes mots.

— Quoi de plus naturel pour deux personnes ayant le même patrimoine génétique et qui plus est, vivent les mêmes événements et ressentent les mêmes émotions ?

À la maison, faute de place, elles partageaient la même chambre et faisaient leurs devoirs sur la même table.

L'ambiance dans la famille était morose. Personne n'avait l'humeur taquine, le goût, l'envie de faire des blagues, ni vraiment de rire. La vie paraissait dure et triste. Elle se résumait à peu de chose : pas de contacts sociaux, ni familiaux ; peu d'argent et pas de sorties culturelles. Leur environnement était étriqué. Les discussions politiques, économiques, philosophiques, militantes, féministes n'y entraient pas. De plus, la guerre, la mort et la maladie demeuraient des sujets tabous.

Leur mère aimait le luxe, mais elle ne pouvait y prétendre. Elle aimait la ville de Cannes, le climat méditerranéen et les stations de ski. Ce n'était pas dans ses moyens. Elle offrit malgré tout quelques séjours de ski aux enfants et des voyages à l'étranger en voiture pendant les grandes vacances en réduisant les dépenses du foyer sur les autres postes : la Grèce et le Portugal pour les garçons, alors que les filles trop jeunes étaient accueillies dans une ferme. Les filles découvriront plus tard l'Espagne et la Croatie (ex-Yougoslavie).

Leur père avait été emporté par la maladie dans sa quarantième année, après avoir été hospitalisé deux longues années et mis sous respiration artificielle. Élise et Mireille ne se souvenaient pas de leur père. Le seul souvenir qui remontait à leur mémoire, l'une comme l'autre, était une visite faite à l'hôpital avec leur mère lorsqu'elles avaient quatre ans, probablement une visite d'adieu peu de temps avant son décès. Elles avaient reçu un paquet de bonbons de la part de la personne hospitalisée qui partageait la chambre de leur père. Elles se souvinrent davantage du visage de cet homme, que de celui de leur père.

Le partage de la vie commune des quatre enfants fut bref, compte tenu des écarts d'âge. Peu de souvenirs leur restent d'avoir passé des fêtes, anniversaires ou Noël, tous ensemble.

Élise resta longtemps dans l'ombre de sa sœur, du moins jusqu'à la puberté. Ce n'est qu'en troisième année de collège, qu'elle prit conscience qu'elle n'était pas toujours d'accord avec les interventions de sa sœur en classe et qu'elle avait ses propres idées. Elle ressentait dorénavant le besoin de les exprimer elle-même. À partir de ce moment-là, les notes ont évolué vers une progression lente et régulière. Par la suite, elle passa le bac littéraire avec de meilleurs résultats que ceux de sa sœur.

Pendant leur enfance, les sœurs privilégiaient les activités sportives, la danse classique poussée par leur mère, la gymnastique rythmique, l'athlétisme, puis l'équitation. À Mâcon, alors qu'elles étaient âgées de six ou sept ans, elles se rendaient seules à pied, le soir venu, au cours de danse. Elles se

pliaient à la rigueur qu'exigeait cette discipline, sans prendre véritablement du plaisir.

L'aîné de la famille était né à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Beau et sportif, il aimait courir de longues distances. Il habitait avec sa femme à Mâcon dans le même quartier que ses sœurs. Il les emmenait parfois à travers champs dans la neige pour les entraîner aux compétitions sportives à venir. Le sport constituait une soupape pour les filles. Elles aimaient courir et remportaient des victoires au niveau régional. Plus tard, les sœurs firent de l'équitation dans un centre équestre dirigé par un ancien militaire autoritaire.

Le frère aîné démarra sa carrière professionnelle comme technicien chez Schneider. Il apportait sa paye à sa mère, lorsqu'il vivait encore dans l'appartement familial. Plus tard, il devint ingénieur après avoir pris des cours du soir au CNAM¹ tout en travaillant, puis il devint enseignant en électronique dans des lycées techniques privés et publics de Dijon. Doué en mathématiques, il aidait occasionnellement ses sœurs en quatrième et en troisième années de collège.

Il gardait inconsciemment une certaine amertume vis-à-vis de ses jeunes sœurs, car à leur naissance, il avait été placé en internat, probablement pour soulager la charge de leur mère. Il était alors âgé de 13 ans et resta toutes les années de collège et de lycée en internat. Il aimait rappeler à ses sœurs qu'il en avait souffert et que ses parents ne venaient pas le récupérer chaque week-end, comme la plupart de ses camarades. Il se sentait « *le sacrifié de la famille* ». Il était convaincu que ses sœurs étaient privilégiées. Pourtant, il n'en était rien.

Physiquement mince et plus petit, le plus jeune frère ressemblait davantage à leur père sur les photos avec un visage aux traits fins. Il n'aimait pas le sport, mais avait développé des qualités artistiques pour la musique et le dessin. D'une personnalité sensible, très renfermée, introvertie, il ne cherchait pas le contact avec ses sœurs, ni avec qui que ce soit. Très jeune, il avait attrapé le typhus et depuis lors, sa mère le protégeait, pensant que sa santé demeurerait fragile. Lui, n'avait pas été envoyé en Internat comme son frère.

1 CNAM : Conservatoire des Arts et Métiers.

Lorsque les sœurs étaient petites, il aimait leur faire peur. Dans le noir de sa chambre, il jouait sur le jeu des lumières et de la pénombre, empruntant une voix grave et traînante, annonçant un « *Belphégor* » imaginaire en susurrant, « *Regardez la lueur là ! Belphégor arrive !* » Ce qui ne manquait pas de les effrayer et de les inciter à crier. Sans doute, en tirait-il un certain plaisir.

Il consacrait entièrement ses journées à jouer de la musique classique au piano dans sa chambre, principalement Chopin et Beethoven, et à dessiner au fusain et à l'aquarelle. Il n'eut jamais l'idée d'apprendre à jouer du piano à ses sœurs, pas plus qu'il ne partageait sa tablette de chocolat qu'il mangeait devant elles avant de s'enfermer dans sa chambre. Les sœurs ne recherchaient pas spécialement sa présence et préféraient celle du frère aîné.

À l'époque, il peignait des maisons de pierres en ruines du sud de la France, envahies par la végétation. Plus tard, poussé par sa mère, il entreprit l'École des Beaux-Arts et devint professeur de dessin dans des lycées de la région lyonnaise.

De sa vie entière, son jeune frère ne vint voir Élise qu'une seule fois. Elle habitait alors Paris avec son mari et venait d'accoucher de son premier enfant. Il avait fait le voyage en train de la région lyonnaise pour acheter un nouveau piano. Élise l'avait invité à dîner et dormir à la maison. Il oublia de féliciter sa sœur et n'apporta pas de cadeau pour sa petite nièce qui venait de naître.

Plus tard, lorsqu'il fut invité dans la grande maison de Mireille pour les cinquante ans des jumelles, il offrit devant les familles réunies un cadeau pour Mireille en oubliant Élise. Lorsque les convives le lui firent remarquer, il s'étonna que ce fût également la même date d'anniversaire. Ce fut un moment à la fois comique et déroutant.

Élever quatre enfants avec un salaire de fonctionnaire enseignante, l'argent était compté à la maison. Si par inadvertance, leur mère cassait un verre, elle s'écriait « *encore 7 ans de malheur !* », ce qui faisait frémir de crainte les sœurs. Ne supportant pas la solitude, leur mère chercha à se remarier sans prendre le temps de vraiment connaître la personne.

Elle ne requérait l'avis de personne et surtout pas celui de ses enfants. Elle n'avait ni amis, ni famille.

Les frères avaient quitté le foyer, lorsque leur mère se remaria avec un comptable. Élise et Mireille avaient alors huit ans. Elles se souviennent d'avoir emménagé tous ensemble dans un nouvel appartement, mais très vite avoir passé plusieurs semaines toutes les trois serrées les unes contre les autres dans le même lit d'une seule chambre avant de quitter l'appartement laissant définitivement meubles et affaires personnelles. Leur mère demanda le divorce au bout d'un mois.

En hiver, le plus jeune frère terminait son service militaire entrepris chez les chasseurs alpins. Il devait quitter la caserne. Leur mère avait prévu d'aller le chercher en voiture dans les Alpes. Les filles alors âgées de onze ans étaient de la partie. Les routes étaient fortement enneigées et la vieille Simca avait du mal à négocier les virages en épingles à cheveux. La route était particulièrement fréquentée. Cela devait correspondre à une période de congés scolaires. Les sœurs assises à l'arrière de la voiture avaient froid et demandèrent à leur mère si elles pouvaient toutes deux se placer à l'avant du véhicule pour se rapprocher du chauffage. Leur mère acquiesça. Elles enjambèrent la banquette pour s'installer ; elles avaient enlevé leurs chaussures pour réchauffer leurs pieds devant la soufflerie du chauffage. Aucune d'entre elles n'avait de ceinture de sécurité, le port de la ceinture n'était pas encore obligatoire. Les pneus de la voiture étaient lisses et ne disposaient pas de chaînes.

